

## Chapitre VI : Juste une petite migraine

Il y a quelques mois de cela – six peut-être – William Einberg était encore un pauvre type sans soucis, qui vivait une vie rangée et tranquille, dans l'appart de sa copine, une jeune femme de bonne famille. En bordure de la ville, dans une jolie résidence pavillonnaire, avec des parterres entretenus et des voisins qui vous saluaient chaque matin quand ils vous croisaient dans l'ascenseur. C'était presque trop propre pour William, mais il devait penser, inconsciemment, qu'il était temps de fonder un semblant de famille, et de se poser quelque part, même si ça impliquait de faire des concessions.

Et des concessions, il en avait fait, en deux ans, depuis qu'il avait rencontré la jolie Mathilde. Une fille polie, qui détestait l'alcool, la musique trop forte et les sorties en groupe. Une fille difficile à vivre, si on y réfléchissait sérieusement ; mais quand on est amoureux, on ne voit pas tous ces détails qui vous rendent la vie impossible une fois qu'on est "en couple". William avait le sentiment de vivre chez elle, éternel invité dans un appartement trop blanc et trop rangé. Il n'avait pas le droit d'écouter sa "musique de sauvages", les bières étaient bannies de leur frigo et il devait faire attention à toujours ranger ses affaires pour ne pas avoir à subir le courroux de Mathilde.

Avec le recul, s'il avait eu le temps et l'envie de se pencher sur la question, William aurait aisément compris que son attachement pour Mathilde tenait au fait qu'elle était aussi lisse en surface qu'à l'intérieur. A l'époque il ne maîtrisait rien, il n'entraît pas encore dans l'esprit de ses voisins, mais il ressentait, sans le savoir, les sentiments de ceux qu'il côtoyait. C'est pour ça, sans doute, qu'il ne parvenait pas à garder un boulot plus de trois mois, et qu'il passait son temps à éviter certaines personnes. Comme quand il était petit ; un rejet physique, inexpliqué, contre lequel il ne pouvait rien. Avec Mathilde, c'était différent. Avec elle, il se sentait bien, il n'avait plus envie de fuir.

A défaut de pouvoir se faire embaucher dans une boîte – il n'avait pas vraiment de diplôme à avancer et absolument aucune motivation personnelle – il s'était établi comme journaliste freelance ; il pouvait passer d'un contrat à l'autre, changer de patron et d'intermédiaire au gré de ses envies, et surtout il n'avait quasiment pas besoin de sortir de chez lui. Le point négatif était qu'il n'était pas souvent payé, mais là encore, Mathilde lui fournissait une solution de facilité ; elle travaillait comme notaire dans le cabinet familial, et l'argent n'était pas un problème pour elle.

De l'avis des rares amis du couple – des connaissances de Mathilde, surtout – William aurait dû chercher un vrai boulot et se faire couper les cheveux. Il ne faisait pas assez bourgeois, il n'avait pas d'éducation, et dans le petit monde de Mathilde, où les gens "de bonne famille" étaient mis en avant, un orphelin qui n'avait pas gardé le moindre lien avec les gens chez qui il était resté jusqu'à sa majorité, ça ne passait pas vraiment. Mais William ne s'était jamais énervé, il n'avait jamais élevé la voix sur ces pouffiasses qui le critiquaient dans son dos, et il savait que Mathilde lui en était reconnaissante, même si elle ne le lui disait pas.

Leur relation tenait de l'arrangement pratique plus que de la romance ; ils vivaient comme des étrangers, se croisant le soir, parfois le matin quand William arrivait à se sortir du lit avait qu'elle ne parte pour le cabinet. De temps en temps ils faisaient l'amour, à la va-vite, mécaniquement, parce que c'était pratique, ça aussi. Mathilde pensait sûrement qu'elle ne trouverait pas mieux, et qu'il

était préférable qu'elle s'accommode de ce type qui s'accrochait à elle. Elle n'était pas laide, pas vraiment. Juste banale et un peu empotée. Capricieuse.

Le seul sujet de dispute qui mettait William vraiment hors de lui – contrairement aux réprimandes quotidiennes au sujet du désordre, du boucan, de ses cheveux ou du fait qu'il ne bossait pas et qu'elle oui – c'était quand ils parlaient des enfants. William voulait des gosses ; à trente-trois ans, avec une relation stable et un appartement, il considérait que c'était le bon moment. Mathilde se serait pendue plutôt que d'accepter un tel chamboulement de ses plans de carrière. Et puis ça aurait fait du désordre, des dépenses supplémentaires, des soucis. Elle avait dit non la première fois, et chaque nouvelle discussion à ce sujet se finissait inmanquablement avec des hurlements.

Dans la journée, William se retrouvait tout seul. Parfois il sortait en ville, parfois il restait juste dans l'appartement immaculé, devant son ordinateur portable, à chercher à qui refourguer un de ses derniers articles, ou juste à pianoter sans trop penser à rien. Dans ces moments-là, il restait prostré, il ne voyait plus vraiment ce qui défilait à l'écran, mais son esprit vagabondait, échappait à l'écran immaculé qui était le territoire de Mathilde.

Et un jour, un matin qui n'avait rien de différent des autres matins – lever à dix heures, café noir accompagné de quelques gâteaux un peu rances, déjà plus personne à la maison – William avait eu l'idée de son livre. Il n'était pas assis devant son ordinateur, prenant un instant pour faire craquer ses phalanges avant de se mettre à taper. Non, il était allongé sur le divan, en train de contempler le plafond, sans même avoir honte de son inaction la plus totale. Le voisin de pallier était rentré, pas besoin d'être devin pour le savoir, on l'entendait gueuler à travers le mur, la porte d'entrée. William l'avait écouté un moment ; il était au téléphone, il parlait de factures, d'huissiers, de divorce. Mais en parallèle il entendait autre chose, comme une petite voix, une chansonnette, qui racontait une tout autre histoire. Cupidité, luxure, remords. Et allongé comme il était sur le canapé blanc, il avait fait le rêve érotique le plus réel qu'il lui était jamais arrivé de faire ; sauf que ce n'était pas lui, en plein ébats avec cette brune sulfureuse, c'était son voisin.

Quand Mathilde était rentrée, ce soir-là, il était encore en train d'écrire. Il avait tapé toute la journée, fiévreusement, pour libérer son esprit de toutes ces petites histoires volées. Le voisin, qui trompait son épouse avec une jeunette et qui comptait bien la dépouiller en divorçant ; la concierge, une petite bonne femme aimable aux tempes grisonnantes, qui empoisonnait les chats de la résidence ; un gamin à l'étage, qui rêvait secrètement de tuer sa petite sœur dans son sommeil... Il écrivait, il écrivait tout, sans chercher à savoir si ce qu'il avait ressenti était réel ou juste un produit de son imagination.

Dans les semaines qui avaient suivi, Mathilde s'était moquée de lui, et de ses envies de grandeur soudaines – il avait juste émis l'idée, comme ça, à table, que se faire publier était un plan de carrière comme un autre et qu'il ne voyait pas pourquoi il ne pourrait pas tenter sa chance. Il savait que d'un point de vue littéraire ça ne valait pas grand chose – c'était les écrits un peu arides d'un petit journaliste – mais il était certain que le propos – les travers secrets des gens – était porteur. Les gens aimaient les trucs crades et défendus, il suffirait d'enrober le tout avec une campagne de pub sympa. Cela impliquait de l'argent, de la considération dans le milieu et surtout des contacts, et William n'avait rien de tout cela. Son seul espoir, en quelque sorte, était de parvenir à faire de l'œil à un type un peu louche qui se prétendait un "ami de la famille" du côté de sa mère.

C'était un grand homme aux cheveux gris, toujours habillé en noir ou en gris, avec des costumes hors de prix et des chaussures de marque. Il l'avait contacté un beau jour, affirmant qu'il connaissait bien sa mère, et qu'il était content de l'avoir enfin retrouvé, lui le petit Willie, après toutes ces années. Il disait avoir engagé un détective, et William n'avait pas douté une seule seconde qu'il en avait les moyens ; Mathilde ne le croyait pas sincère, elle ne l'aimait pas et avait refusé qu'ils l'invitent manger une nouvelle fois à l'appartement. C'était peut-être l'occasion de renouer le contact, mettre un pied dans l'industrie du livre. Edmond Garetti était réputé pour ses campagnes choc et ses auteurs controversés.

OoOoO

William était assis sur le canapé immaculé, un peu rigide, comme s'il ne savait pas bien comment se comporter. Garetti le toisait – même assis il le dépassait d'une bonne tête – depuis son fauteuil, un verre de vin à la main ; ce pauvre type mal assuré lui rappelait sans hésiter le petit gamin de son souvenir. Celui qui se cachait des inconnus et refusait les contacts directs. Le même regard fuyant, les mêmes cheveux indisciplinés. Il avait beaucoup grandi, mais Garetti éprouvait toujours une certaine tendresse pour lui, aussi il n'avait pas hésité à venir voir s'il pouvait l'aider à "percer" avec son projet de roman.

Il avait parcouru ledit roman – le manuscrit était posé sur la table basse entre eux – et il repensait à ce à quoi William avait fait allusion en le présentant : le côté sulfureux, l'interdit, les petits secrets des gens, le tout avec du sexe et de la violence, et l'incertitude perpétuelle quant au fait qu'il s'agisse d'une œuvre de fiction ou non. L'éditeur en lui voyait tout à fait quel genre de coup médiatique cela pouvait donner ; il avait déjà les chiffres probables devant les yeux. Mais il pensait également à une tout autre histoire, et il se demandait s'il était dans l'intérêt de William de l'encourager à écrire.

Cela lui permettrait de garder un œil sur lui, cela lui donnerait une excuse pour le revoir, sans paraître étrange ou menaçant aux yeux de sa blonde, qui n'avait pas l'air de le porter dans son cœur. Dans la semaine ils avaient signé un contrat et ils mettaient déjà sur pied une campagne de pub et un relooking pour l'auteur. Il était visiblement à l'aise dans son rôle d'écrivain mystérieux, et c'est sans sourciller qu'il lui avait annoncé quelques semaines plus tard que sa nana l'avait mis à la porte.

OoOoO

La pluie, la pluie, la pluie. Le sang. Frénésie surréelle. Il se lève, chancelle, retombe sur les mains et les genoux. Dans les flaques. Pathétique, pathétique et pitoyable. Il n'y a plus personne pour le prendre en pitié ; plus personne pour se moquer. Son esprit fait des méandres : qu'avait-il fait, qu'avait-il bien pu faire ? Est-ce que cela avait encore une quelconque importance ? Il considéra brièvement de se trainer jusqu'à un endroit sec pour s'y laisser mourir, comme ces vieux chiens faméliques quand ils sentent que leur heure est venue. Si seulement il parvenait à se relever.

Une voix, forte et claire, retentit quelque part sur sa droite et le tira de sa torpeur. Il aurait pu jurer qu'il avait entendu son prénom, mais il avait dû halluciner – prendre ses délires pour des réalités. Et pourtant... Et pourtant l'appel retentit de nouveau, plus clair, plus proche encore. « William ! Bouge tes fesses et monte dans la voiture ! » Une berline noire s'avança, les phares faisant miroiter les gouttes de pluie dans la nuit, et une portière s'ouvrit, l'invitant à monter. La

situation était surréaliste, vraiment, et pourtant il rassembla ses forces, se leva, trempé et couvert de sang coagulé et franchit les quelques pas qui le séparait de la voiture sombre.

Il s'écroula dans le siège, refermant la portière tant bien que mal derrière lui, avec des mains tremblantes. Dans la lumière blafarde du plafonnier, elles étaient luisantes, comme s'il avait revêtu des gants écarlates. Il frissonna, et se tourna pour demander au chauffeur de la berline s'il pouvait monter le chauffage. Et puis il s'arrêta net, incapable de parler, de réfléchir ou même de respirer. Le type derrière le volant, qui le fixait avec de grands yeux pleins de compassion, c'était lui.

Très bien, c'était officiel, il était bon à enfermer.

William ne dit rien – parce que rien ne lui vint à l'esprit, mais aussi parce qu'il n'était pas certain de pouvoir émettre un son cohérent pour le moment – et l'autre ne dit rien non plus. Il souriait même, le bougre, non content d'être le fruit de son imagination malade, voilà qu'il s'en réjouissait. C'était quoi, le truc ? Il avait un frère jumeau ? Son double maléfique avait décidé qu'il était temps qu'il s'occupe de lui ?

Techniquement parlant, s'il fallait les comparer, c'était sans doute lui, William, qui serait passé pour le psychotique, et l'Autre pour le bon gars. Il était bien coiffé, les cheveux courts, propres. Ses yeux étaient clairs et lucides, son sourire n'avait même pas l'air forcé. Il portait un costume bien coupé, et une chemise repassée. Mais surtout il n'était pas trempé et couvert de sang. Il n'essayait pas désespérément d'actionner la poignée de la porte pour s'enfuir et retourner se perdre dans la nuit noire.

L'Autre lui saisit le bras pour l'empêcher de taper une nouvelle fois contre la vitre de toutes ses forces et William se retint de hurler, tout en se tortillant pour le faire lâcher prise. Son double était plus fort que lui, et il s'affaissa en arrière dans le siège, dépité.

« Alors quoi ? C'est comme ça que ça finit ? »

Une pause, un peu longue. L'Autre regardait devant lui, dans la nuit que trouait le faisceau lumineux des phares.

« Comment quoi finit ? » Il avait la même voix que lui ; un peu plus assurée, peut-être, un peu moins hésitante, moins amère et terrifiée.

« La tumeur que j'ai au cerveau sans le savoir a progressé, et je suis en train de me parler à moi-même, avachi quelque part sur un trottoir détrempe ?

— Ce n'est pas ce que tu crois, William.

— J'ai un frère caché ? C'est une caméra cachée ? » Oh, bon dieu, faites que ça soit ça. Une blague de très mauvais goût, orchestrée par son éditeur. Le salaud.

« Tu t'es mis dans la merde tout seul, William, tu es le seul responsable. » Son double se passa la main dans les cheveux. Ses cheveux – sauf que non, ils étaient courts et bien coiffés.

« Garetti...

— Cherche à t'aider, le coupa l'Autre, un peu sèchement.

— Mathilde...

— Est une pauvre conne. Mais c'est mieux pour elle que vous vous soyez séparés. Tu es dangereux, William, dangereux pour toi-même et pour... » Son double fit un signe de tête et William baissa les yeux sur ses mains cramoisies.

« Qu'est-ce que j'ai fait ? Nicole, elle...

— Cherchait à te tuer. Tu choisis décidément bien mal tes amis, mon pauvre William.

— Elle... elle... » bégaya William, tentant sans succès de conjurer un quelconque souvenir de ce qui s'était passé plus tôt dans l'appartement.

« Cherchait à te tuer, répéta l'Autre, avec un sourire confiant plaqué sur le visage. Elle s'est frottée à plus fort qu'elle, c'est tout. »

William frémit, se rappelant la vision du passé qu'il avait eue ; Nicole en train d'assassiner son mari... Il se mit à frissonner, à trembler de manière incontrôlable, et les vêtements trempés, empruntés au mari disparu lui collaient à la peau. Elle l'avait drogué, et puis...

« Oui, souviens-toi, c'est bien. » Son sourire était inquiétant, dans la lumière jaune de l'habitacle de la berline.

... et puis elle l'avait pris par la gorge. Elle avait serré, et serré encore, avec ses doigts frêles et maigres. Il se passa la main sur le cou, certain que s'il se regardait dans un miroir il y découvrirait des marques violacées.

« Et après, il est venu te sauver. » Pas vraiment une question, pas tout à fait une affirmation. L'Autre attendait. Qu'il se souvienne, qu'il se remémore la scène. Un flash. Il est dans le noir, tous les sons sont étouffés et il est en train de mourir. Un flash. Rage, colère, sang.

Qui est venu ? Il ne pose pas la question à voix haute, mais la confusion doit pouvoir se lire sur son visage.

« L'Autre. »

Pourquoi pourquoi pourquoi pourquoi pourquoi.

Comme une litanie ininterrompue dans son esprit embrouillé. Pourquoi lui, pourquoi maintenant, pourquoi comme ça ? Avait-il vraiment buté une vieille folle à mains nues ? Etait-il vraiment capable d'une telle chose ? Ses yeux passaient du visage lisse et apaisé de son double à ses mains et sa chemise, les preuves indubitables que ça avait mal tourné pour Nicole.

L'Autre ? Il y avait donc bien un autre, qui prenait le relai quand la situation devenait trop difficile à supporter. C'était pas lui, l'Autre ? Ce type tout fringant dans sa berline hors de prix ? Il leva un sourcil interrogateur.

« Pas moi, non. Je suis juste... Un fantôme. Un mirage. »

Avant de savoir ce qu'il faisait, William avait levé la main et approchait un doigt de la poitrine de son double, en se demandant s'il allait partir en fumée quand il tenterait de le toucher, tel un génie insaisissable. Mais non, son doigt se heurta à une personne bien réelle, tangible et matérielle.

« Ce serait si simple, dit l'Autre, si les vœux s'exauçaient vraiment, non ? »

Les vœux, quels vœux ? Oh, tout ce dont il avait envie pour le moment c'était d'un lit pour s'y écrouler et dormir tout une année.

« Tu sais bien, les vœux qu'on fait quand on est gamin. Les vœux auxquels on croit vraiment. De tout son être. »

Il avait mal au cœur, soudain, et une vision l'assaillit. La vision très nette d'un petit garçon, roulé en boule dans la pénombre d'une chambre vidée de ses meubles, hormis un très grand miroir, près de la porte. Le miroir est intact, mais le reflet est brisé, d'une certaine manière. Le petit garçon a beaucoup pleuré, et les larmes font briller ses joues.

Et le petit garçon, il demande à l'autre dans le miroir, celui qui le regarde avec des yeux sombres – méprisants – il lui demande de venir et de prendre sa place, juste un petit peu, le temps que son cœur guérisse.

« Trouve ton miroir, William. Affronte ton reflet.

— Mais où... »

Il cligna juste des yeux, et l'Autre avait disparu. Et la voiture, et la lumière. Et soudain il était par terre, à quatre pattes dans une flaque. Le lampadaire derrière lui était cassé, éteint. Peut-être que la ville n'envoyait plus personne les réparer dans ce quartier. Peut-être qu'il n'était même plus en ville, qui sait. C'était quoi ce quartier ? Il n'avait plus son sac, plus son portable. Il pleuvait, et le reflet dans la flaque se troublait à chaque goutte.

Oh, si seulement il pouvait s'y noyer.

A suivre...